



REV. JOSEPH PARKER, D. D.

Ce fameux orateur religieux et réformateur anglais est sur le point de quitter la chaire. Il est actuellement pasteur du Temple de la Cité, la principale église protestante de la Grande-Bretagne qu'affectionnent beaucoup les Américains de passage.

Peu d'orateurs de la chaire sont aussi éloquentes et aussi hardis que le révérend Parker. Il vient d'accomplir sa soixante et onzième année et il n'a jamais eu une heure de maladie. Il est taillé en hercule. Le révérend le Temple de la Cité en 1869 et il en a fait une des plus importantes églises du monde. Le diplôme de docteur en théologie lui a été conféré par l'Université de Chicago.

TEMPERATURE

Du 8 avril 1901.

Thermomètre de M. & L. GRUBER, Opticien de 143 rue de Canal, entre Grand Canal et Berneux.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 P. M., and 6 P. M.

Confection et exécution de la loi.

Il y a deux maux, deux plaies qui rongent trop souvent les communautés même les mieux organisées et dont il faut les débarrasser à tout prix pour y établir la paix et le bon ordre; 1o le mépris de l'autorité, de la loi; 2o la haine de cette même autorité, de cette même loi. Il faut que ces deux grandes choses soient respectées et aimées. En dehors de ces deux conditions, il n'y a ni paix ni ordre possibles dans aucune société, quel que soit nationale ou municipale. Comment peut-on espérer obtenir des citoyens l'observance d'une loi dont ils se moquent, et qui fait sourire ceux-là mêmes qui sont chargés de la maintenir en vigueur.

Pour obtenir du public l'obéissance franche et loyale à une loi, il faut qu'il soit bien persuadé qu'il est impossible de la violer, sans devenir un malheureux homme, ipso facto. Da moment qu'en son âme et conscience, il croit pouvoir l'enfreindre, sans déchoir, à ses propres yeux, la loi est perdue. A la première occasion favorable qui se présentera à lui, le citoyen la foulera aux pieds sans aucun scrupule. La crainte même du châtiement ne peut guère l'arrêter; car il sait bien que la nature plus ou moins doutouteuse plus ou moins arbitraire du délit enlève à la loi de répression une bonne partie de sa puissance, fait naître le doute dans l'esprit du juge, fait hésiter ses arrêts, et ralentit l'action de la police. Dans de pareilles condi-

tions, ni l'ordre légal ni l'ordre moral ne sont jamais assurés; à tout moment ils peuvent être gravement troublés.

On nous vante beaucoup et sur tous les tons les fonctionnaires à poigne. C'est une qualité de premier ordre, en effet, et dont il est à peu près impossible de se passer à la tête de l'administration d'une grande ville. Mais d'où leur vient-elle, cette poigne, si ce n'est de la ferme conviction qu'ils ont de l'importance, de la nécessité des lois et règlements qu'ils sont chargés de faire respecter? Enlevez-leur cette conviction, vous les verrez hésiter, tergiverser, perdre leur force de volonté et leur sûreté de main, de telle sorte que l'autorité faiblira chez eux, en même temps et dans les mêmes proportions que se fortifiera chez le citoyen, l'esprit de résistance à la loi.

Dans de pareilles conditions, la paix, l'harmonie deviennent impossibles; il ne reste au haut fonctionnaire, pour se faire obéir, d'autre ressource que la force brutale—triste remède, pire que le mal qu'il s'agit de guérir. La force brutale engendre la haine et foment l'esprit de révolte. Une fois lancée sur cette voie, l'autorité ne peut plus s'arrêter. Céder, c'est se suicider, elle est fatalement obligée de procéder par coups de force pour venir à bout des résistances, ce qui constitue le despotisme; jusqu'à ce qu'elle rencontre une force supérieure à la sienne, qui l'abatte, l'anéantisse et fasse de la communauté nationale ou municipale un corps sans tête, ce qui constitue l'anarchie.

Nous ne connaissons qu'un remède à tous ces maux, qu'une échappatoire à tous ces dangers, c'est la modération dans l'exercice de l'autorité; c'est l'esprit d'accommodement qui lui concilie les âmes et triomphe des oppositions les plus vives, pourvu qu'elles soient honnêtes. C'est le sentiment de la mesure en toute chose qui doit toujours diriger le législateur comme le fonctionnaire. Il ne suffit pas, en effet, à une loi d'être bonne en principe; il faut encore qu'elle soit acceptable, applicable à la population à laquelle on veut l'imposer, conforme à ses idées, à ses mœurs, à ses précédents,

au climat même sous lequel elle vit. Avant de l'adopter, il faut se rendre compte des obstacles qu'elle peut rencontrer sur sa route, des inconvénients qui peuvent résulter de sa mise à exécution.

Toutes ces considérations peuvent quelque peu ajourner l'action de l'autorité; mais la résolution, une fois prise et l'édit prononcé, sa mise à exécution n'en est que plus vigoureuse et plus durable. C'est ainsi que se produisent toutes les bonnes lois, exemptes d'esprit de caste, de secte, de coterie et de clocher. C'est précisément ainsi que procédent certains de nos hauts fonctionnaires, dont il est inutile de citer ici les noms; ces noms sont sur toutes les lèvres. On ne saurait assez en féliciter et en remercier ces fonctionnaires.

CE QUE MANGENT LES SOUVERAINS.

Parmi les restaurateurs de l'Exposition se trouvait un ancien officier de bouche du sultan qui a bien voulu révéler à l'un de nos confrères qui l'interrogeait ce que mange le Grand-Turc. Ah! ce n'est pas une mince affaire que de préparer les repas personnels du commandeur des croyants. Chaque matin, il ne se fait pas présenter moins de quatre déjeuners différents, un français, un grec, un albanais et un turc, composés chacun d'une douzaine de plats, entre lesquels S. M. Abd-ul-Hamid fait son choix au gré de sa fantaisie.

Très bien servi par son cuisinier français, il lui est arrivé maintes fois de dédaigner les plats nationaux de l'Orient pour satisfaire son appétit en goûtant à des mets préparés selon les méthodes du grand Carême. Un jour, appelant son maître-queux, il lui demanda quel était le nom d'une savante mixture dont il avait mangé et qui lui avait paru exquis.

—Sire, répondit l'officier de bouche, c'est le pilaf de queue d'écrevisse à la Nantua.

—Et bien, tu seras soigné de m'en faire tous les jours, répartit le sultan.

Est-ce le Coran qui, en réprimant les insubordinations et en interdisant aux croyants jusqu'à la reproduction de leur figure, nous avait empêché de connaître plus tôt les goûts culinaires du monarque turc? Toujours est-il que maintenant, en dépit des rigueurs du protocole musulman, ce mystère est percé à jour et que nous savons qu'un sanctuaire même de l'Islam la cuisine française est parvenue à se ménager un triomphe. Et, assurément, ce n'est pas un médiocre succès, car il a été remporté en une sorte de concours ouvert à toutes les cuisines dans un milieu où les sens se trouvent particulièrement blasés par les plaisirs de la table.

En général, les souverains—c'est là sans doute un moyen de s'assurer une popularité facile—affichent de hautes préférences pour les mets dits nationaux. On a écrit que le plat favori de l'empereur d'Allemagne est une abondante choucroute convenablement agrémentée de saucisses et de lard fumé. Il paraît même qu'à la cour de Berlin on appelle ce plat "le plat des noces", parce que Guillaume II voulut qu'il fut servi sur sa table le jour de son mariage, en

1882, et l'imposa à ses hôtes princiers. On a aussi raconté qu'il aime passionnément la soupe à la bière, le rosbœuf saignant, les pommes de terre frites avec des oignons, l'oie fumée, l'entrecôte au beurre d'auchois, et que ses fromages préférés sont le cheddar, le munster aux épices et certains petits fromages de Thuringe semés de graines de cumin, comme le jérôme.

Ce n'est pas toutefois le gros mangeur que l'on pourrait croire, car il n'aime point rester longtemps à table, surtout le soir. Ses vins fameux sont le champagne et le chablis. D'ailleurs, Guillaume II ne s'occupe pas des détails de cuisine comme fait le sultan; une large autonomie est laissée à ses cuisiniers, qui ont seulement pour consigne de ne pas forcer la dépense, en la restreignant au tarif de dix francs, qui leur est assigné par couvert; il n'y a d'exception que pour les repas de gala.

Il n'est pas sans intérêt de comparer le genre d'alimentation adopté par Guillaume II à celui où se complaisait son grand-père. Le vieux Guillaume vivait avec une simplicité de bourgeois allemand, à cette différence près qu'il aimait le champagne (Chaque matin, il en buvait deux verres), et qu'il se passait de viande. Son déjeuner comprenait volontiers un homard, des filets de porc en choucroute ou bien de la choucroute avec des huitres frites (son plat de prédilection). Entre quatre et cinq heures, il dinait d'un potage et d'un rôti, accompagné d'une compote. Du vin de champagne encore, ou du vin de la Moselle, lui servaient de boisson, mais il les mêlait d'eau de seltz. Il ne tenait pas un café et n'en prenait que lorsqu'il y avait des invités. L'empereur actuel au contraire, en fait une consommation régulière, et chaque matin, dès six heures, l'impératrice se lève pour lui en préparer une tasse, Guillaume II estimant qu'elle seule sait le faire à son goût.

Bien plus raffiné est l'empereur d'Autriche, qui a longtemps passé pour le plus gourmet des souverains. Lorsqu'il se déplace, il est toujours suivi par un cuisinier chargé de confectionner certains plats fins pour lesquels son maître montre une préférence marquée. Ce sont des mets pépiciés que François-Joseph arrose volontiers d'un petit vin de Basse-Autriche. Très peu de légumes apparaissent sur sa table, où abondent les volailles et le gibier ainsi que les pâtisseries, dont le monarque est très friand.

L'empereur de Russie est également, assure-t-on, un gastronome très raffiné, ce qui ne l'empêche nullement de manifester, à l'occasion, un goût très accentué pour le bortsch et le tchi, ces pot-au-feu nationaux russes, sortes d'épaisses juliennes auxquelles sont associées, coupés en dés, des morceaux de bœuf, de saucisses et même des canetons. Le mets préféré du tsar est le coulibiabi, espèce de pâté au saumon et au sturion, d'une digestion très difficile pour tout autre estomac que les complaisants estomacs russes.

Le macaroni au parmesan et la polenta font les délices de Victor-Emmanuel III, le nouveau roi d'Italie, aussi bien que de l'immense majorité de son peuple. Mentionnons le goût particulier qu'affichait son père, le roi Humbert, pour le fritto, mélange de foie de poulet et d'artichauts. Et puisque nous sommes en Italie, enregistrons encore le menu du pape Léon XIII, dont l'alimentation, à raison de son grand âge, est fort simple: une tasse de café au lait le matin, une soupe avec une tranche de viande froide ou

de rôti, avec un verre de bordeaux, à midi; le soir, un bol de bouillon et du pain. Tel est le régime peu compliqué du vieillard qui règne au Vatican.

De quels mets se composent les quatre repas par jour que prend, comme tous les Flamands, le roi des Belges? Personne ne nous l'a dit et aucun renseignement n'a été publié à cet égard. Est-il un fervent dégustateur de la diest, du faro, du lambic, voire même de la gueuse lambic? Nous l'ignorons.

On sait, par contre, que le roi de Roumanie a introduit à la cour de Bucharest la cuisine allemande et que le roi de Suède adore le saumon oucocommodé à la mode des pays du Nord.

En somme, les tables royales d'aujourd'hui ne rappellent plus les repas à la Falstaff qui se donnaient autrefois dans les châteaux des souverains. Les rois ne dînent plus habituellement de dix-sept plats aussi succulents que volumineux, comme le faisait Louis XIV, et il ne viendrait à l'idée d'aucun d'eux de passer en un festin les huit ou dix heures d'enfilade qu'y passaient les empereurs de Rome.

On est devenu sobre dans les cours. La fragilité même semblable y avoir été mise à la mode depuis que Napoléon, traversant la table comme un champ de bataille, a montré qu'on pouvait déjeuner d'une omelette et d'un artichaut à la poivrade, ce qui désoleait Marie-Louise, habituée aux plantureux repas de la cour de Vienne.

Les banquettes pantagruéliques ne sont plus dans les usages, et c'est à peine si quelques viveurs en ont gardé la tradition, comme sous le second Empire le prince Demidoff, à qui un souper offert à quelques amis de Paris coûtait 35,000 francs, ces messieurs s'étant amusés à inonder de vin à 80 francs la bouteille un piano qui fut porté sur la note, ainsi que les glaces et la vaisselle cassées, ou comme ces dix Américains du nord qui, plus récemment s'offrirent dans un restaurant du boulevard un dîner de 10,000 francs par couvert, dîner qui fut suivi d'un souper et d'un bain de pieds pris par la bande folle, dont un château-yquem à trois louis la bouteille fit les frais.

Ces folies sont rares et les estomacs plus assagis. L'hygiène a, en raison des plaisirs de la table: c'est du moins ce qu'assure le refrain d'une chanson fort connue.

Les Premiers Chemins de Fer.

Les dates d'inauguration des premières lignes de chemins de fer dans les divers pays du monde:

Table listing the opening dates of the first railways in various countries from 1825 to 1850, including Austria, France, Prussia, etc.

LA FAMILLE WAGNER.

Les journaux allemands se sont beaucoup occupés, ces jours-ci, de la famille Wagner. A propos du nouvel opéra-comique de M. Siegfried Wagner, Herzog Wildfang (le jeune Duc étourdi), on a annoncé qu'une brouille s'était produite entre le compositeur et l'intendant des théâtres royaux de Munich; on a même ajouté que cette rupture et les conditions particulièrement désobligeantes dans lesquelles elle s'était manifestée avaient eu pour effet de décider le prince régent de Bavière à refuser à la famille du musicien les lettres de noblesse que celle-ci avait sollicitées et qui devaient lui être accordées lors de l'inauguration prochaine du théâtre wagnérien de Munich. Il paraît que ces informations sont fausses de tous points. M. Siegfried Wagner vient d'écrire à différents journaux que, loin d'avoir rompu avec l'intendant du théâtre bavarois, il n'avait pas cessé de surveiller lui-même toutes les répétitions de son ouvrage et qu'il se proposait de diriger en personne l'orchestre de Munich le jour de la première représentation. Pour ce qui est des lettres de noblesse, il déclare n'avoir jamais songé à solliciter le moindre titre, et l'on comprend en effet qu'il n'ait nul désir de se voir anoblir comme un haut fonctionnaire retraité ou un banquier après fortune faite. Il lui suffit de porter, sans aucune particule, le nom qu'a illustré l'auteur de Paris, et sa seule ambition serait de se faire, à l'ombre de la gloire paternelle, une place modeste et honorable dans la musique de notre temps.

On lit dans la République: On sait que Mlle Lucie Faure, la fille de l'ancien Président de la République, a réuni en volume les mémoires de son père. L'ouvrage est prêt paraître, et cependant l'auteur ne le livrera pas encore à la publicité. Le secret de cette hésitation serait aujourd'hui dévoilé. L'ouvrage contient des lettres autographes de différents souverains, notamment de la reine Victoria, et d'Edouard VII, son fils, qui ayant été au courant de la publication aurait marqué son déplaisir de voir cette correspondance livrée à la publicité. Par suite les Mémoires de Félix Faure restent inédits, jusqu'à nouvel ordre. Voilà du moins, ce que l'on dit.

Le doyen des régents. C'est le prince Luitpold de Bavière, dont Munich vient de fêter l'enlèvement parmi les octogénaires. Il appartient, on le sait, à la race des Wittelsbach, qui tire sa lointaine origine d'Arnoulf le Mauvais, fils de Luitpold, seigneur de Wittelsbach. Au douzième siècle, son descendant, Othon, restaura le titre de duc de Bavière, converti en titre royal en 1825. Parmi les rejets extraordinaires de cette très vieille souche de Wittelsbach, il faut citer l'aïeul du roi actuel, Louis Ier, qui scandalisa l'Europe par l'alliance de la plus étroite dévotion avec le culte de la danseuse Lola Montès. On connaît, d'autre part, les aventures et la fin tragique de Louis II, ce prince qui rêva d'égaliser Louis XIV par la magnificence, de sauver l'indépendance de son pays contre les empiètements de l'empire d'Allemagne, et à qui les fêtes wagnériennes achèverent de tourner la tête. Un coup d'Etat, inspiré par Bismarck, l'avait déposé, et, trois jours après, on le trouva noyé, avec son médecin, au bord d'un de ces lacs mystérieux où il se plaisait à figurer Lohengrin, au clair de la lune! Le frère de Louis II, Othon, avait donné en sa jeunesse les plus belles espérances. Avant son avènement, sa raison lui avait échappé. Enfermé au château de Furstenried, il est aujourd'hui en proie à de sombres mélancolies, entrecoupées de crises étranges, où le prince oublie qu'il est homme, aboie comme un chien et veut mordre ses gardiens. A cette lignée tragique appar-

tenaient aussi l'impératrice d'Autriche, assassinée par Lucheni, la reine de Naples, la duchesse d'Alençon, sœur vouée aux castrotophes. Le prince Luitpold, que tous les princes allemands sont allés saluer à Munich est, au contraire, un tranquille, un sage. Il se résigne à la situation de vassal de l'Allemagne et gouverne tranquillement un peuple essentiellement pacifique.

Les mémoires de Félix Faure.

On lit dans la République: On sait que Mlle Lucie Faure, la fille de l'ancien Président de la République, a réuni en volume les mémoires de son père. L'ouvrage est prêt paraître, et cependant l'auteur ne le livrera pas encore à la publicité.

Le secret de cette hésitation serait aujourd'hui dévoilé. L'ouvrage contient des lettres autographes de différents souverains, notamment de la reine Victoria, et d'Edouard VII, son fils, qui ayant été au courant de la publication aurait marqué son déplaisir de voir cette correspondance livrée à la publicité. Par suite les Mémoires de Félix Faure restent inédits, jusqu'à nouvel ordre. Voilà du moins, ce que l'on dit.

THEATRES.

TULANE.

Mlle Bertha Galland a obtenu un très franc succès hier soir dans la seconde représentation de "The Bride of Jennico". A un très réel talent de comédienne, Mlle Galland joint des charmes physiques qu'elle sait fort bien mettre en valeur par des toilettes d'un goût exquis.

THEATRE COCHERAN.

C'est la troupe lyrique Olympia qui tient l'affiche dans le moment à ce théâtre et qui charme un public nombreux chaque soir.

ACADEMIE DE MUSIQUE

La foule connaît maintenant le chemin de l'Académie, grâce aux heureux efforts du directeur M. Morris qui, sans cesse, présente à son parterre une troupe nouvelle. Dans le spectacle varié de cette semaine, signalons le "Swanower Ballet" le dernier succès New Yorkais.

GRAND OPERA HOUSE.

Le roman historique mis en drame, "Elles Glyn", a été représenté hier soir devant un public trié sur le volet, un monde élégant. Les artistes ont joué avec une verve endiablée et du lever à la chute du rideau, l'intérêt de la pièce s'est maintenu.

CRESCENT.

Les "Nashville Students" de Rusco & Holland feront salle comble toutes les soirs pendant la huitaine où ils doivent passer à la Nouvelle-Orléans. Ils sont amusants comme ministres et remarquables comme acrobates.

NOT FOUR RICE.

Un receleur, sévèrement, à un de ses fournisseurs ordinaires: —Voilà la troisième fois que vous m'apportez des oeuvres en ruel... Dans quelles maisons d'ailleurs vous douc depuis quelque temps?

Feuilleton section containing the title 'L'Abelle de la N. O.', the author 'PAUL BOUGET', and the start of the story 'Faut de Jeannine'.

les deux sœurs qui revenaient avec elle lui cherchaient de l'ouvrage, des travaux de broderie sans doute. C'est donc qu'elle avait l'intention de demeurer à Paris. Puis quand elle aurait retrouvé un peu de bonheur auprès du petit garçon, quand sa tranquillité serait assurée définitivement, lui s'effacera, s'il le fallait. Il cachait toujours ses souffrances... jamais plus il ne les laisserait paraître à ses yeux. Elle n'aurait pas de regrets, pas de remords et pourrait se croire oubliée de lui. Soudain il pressa sur un bouton électrique. La voiture stoppa. Le jeune médecin en descendit et s'adressant au cocher: —Vous allez m'attendre ici, fit-il. —Oui, monsieur. La voiture se rangea au bord du trottoir. Le docteur venait d'apercevoir un écriteau portant la mention: PETIT APPARTEMENT A LOUER. La maison avait belle apparence. Des balcons en fer forgé en garnissaient la façade. Henri pénétra sous la porte cochère, gagna la loge de la concierge, demanda: —Vous avez un appartement à louer, madame? —Parfaitement, monsieur, un

petit appartement, au quatrième, trois pièces et une cuisine. —De combien est-il? —Huit cents francs. —Sur le boulevard? —Deux des pièces donnent sur le boulevard; la troisième, cependant elle est très claire, sur une cour. —Pourrait-on visiter? —Parfaitement, monsieur. Et la concierge, une petite femme alerte, détacha des clefs d'un trousseau pendu au mur. Derrière elle, le jeune médecin gravit l'escalier. L'appartement était propre, gentil. Du balcon on jouissait d'une vue superbe. Armand, là, serait à merveille. Il lui fallait beaucoup d'air pour qu'il se portât bien, il en aurait à profusion sur ce balcon où même, il pourrait jouer. —Cela me convient, madame, fit Henri après avoir réfléchi un instant. —L'appartement est très convenable, en effet, et facile à louer. Vous êtes seul, monsieur? —Ce n'est pas pour moi, madame, répartit le jeune homme. C'est pour une dame. La concierge releva la tête, une défiance soudaine dans les yeux. —Une dame... seule? —Oui... —Ah!... ah!... La bonne femme, hésitante, le dévisageait.

Elle poursuivait: —C'est que, monsieur... le propriétaire n'accepte pas. —Madame, répartit vivement Henri, avec hauteur, la dame dont je vous parle est très honorable. —On dit toujours cela. Du rouge empourpra le visage du jeune homme; sans répondre il se dirigea vers la porte. Voyant qu'elle l'avait froissé, la concierge se précipita sur ses pas. —Mais, monsieur... ne supposez pas que je doute de votre parole. Je voulais plaisanter. Du moment que vous vous portez garant, cela me suffit. Si je demande des renseignements, c'est que le propriétaire l'exige pour la tranquillité et le bon renom de la maison. Et, jusqu'à un certain point, vous conviendrez qu'il a raison. Alors vous dites que cette dame est seule? Henri s'était arrêté. Il était hésitant, partagé entre le désir d'arrêter cet appartement qui convenait tout à fait à la jeune femme et celui de donner une leçon à cette concierge vraiment trop défective. Ce fut le premier qui triompha. Il resta: —Oui... elle est veuve. Elle a un petit garçon de deux ans. —Bien, monsieur. —Elle se nomme madame Berger. C'est en son nom d'ailleurs que je vais faire la location et vous

payer d'avance le loyer pour une année. —Mais, monsieur. —Si... j'y tiens essentiellement. —Alors... ce sera comme vous le désirez. Le jeune docteur s'informa en core: —On pourra emménager quand on le voudra, n'est-ce pas? —Oui, monsieur, puisque l'appartement est libre. Il a été remis à neuf il y a six mois. Par conséquent il est très propre comme vous le voyez. Ils sortirent, redescendirent. La concierge ayant tous deux pour loyer, rédigea aussitôt l'acte de location puis donna l'adresse du gérant. Lui seul pouvait recevoir le prix de la location d'avance. Henri remit à la concierge vingt francs comme dernier à Dieu, sortit, se fit conduire aussitôt chez le gérant qui demeurait dans le haut de la rue de Rome, paya un an de loyer d'avance, puis rentra chez lui. Dans la cour, la mère Biré l'attendait. Elle avait venant d'arriver. Sa remplaçante l'avait déjà mise au courant de la visite qu'elle avait reçue, en son absence, sans lui faire part toutefois de la gratification touchée pour les renseignements qu'elle avait donnés un peu à tort et à travers. —Monsieur le docteur? fit elle en se dirigeant vers la jeune

homme. —Qu'y a-t-il, madame Biré? Elle l'entraîna un peu à l'écart. —Il y a que je viens d'apprendre quelque chose qui m'a bien interloquée. —Quoi donc? —Voilà... On est venu demander des renseignements sur vous. —Des renseignements? —Oui... c'est drôle, n'est-ce pas? —Mais quel genre de renseignements? —J'aurais bien voulu être ici... Je serais plus au courant et l'aurais tiré les vers du nez à ce particulier-là. Mais dès le matin on nous a mandés, Biré et moi, près d'une vieille parente gravement malade. C'est une voisine qui a gardé la loge pendant que nous étions partis. —Et c'est à elle que ce monsieur s'est adressé. —Il n'a rien demandé sur votre position, mais par exemple il a questionné pour essayer de savoir quel est cet enfant que vous gardez avec vous. —Ah! murmura le jeune homme pensif. Qui pouvait s'intéresser à cet enfant? Il réfléchissait. Quelle était, parmi les personnes qu'il connaissait, celle qui pouvait avoir intérêt à demander ces renseignements?

Il ne devina pas. La concierge poursuivait. —Parait que c'est un homme déjà vieux avec une allure de provincial, du moins à ce que dit la voisine. —Il a des cheveux blancs. Il portait un pardessus sur son bras comme un homme qui voyage. —De taille moyenne ainsi qu'elle m'a dit... avec des yeux encore vifs et perçants. —Vous ne voyez pas, monsieur le docteur, qui ça peut être? —Un homme déjà vieux... allure de provincial. Henri porta la main à son front: —Et voici que soudain il tressaillit. —Est-ce que par hasard?... La pensée qui l'effleurait lui semblait tellement invraisemblable qu'il ne la formula pas tout entière d'abord. —Ne serait-ce pas son père lui-même qui serait venu? Lui que réellement il aurait aperçu hier à l'hôtel Continental? Car maintenant il se rappelait cette brusque vision qui l'avait fait tressaillir et à laquelle il n'avait pas arrêté sa pensée: Comment d'ailleurs un tel soupçon aurait-il pu l'assailir? Non, c'était impossible! La mère Biré s'aperçut du trouble de son visage. —Le jeune homme demanda: —Et qu'a répondu cette femme qui gardait la loge?